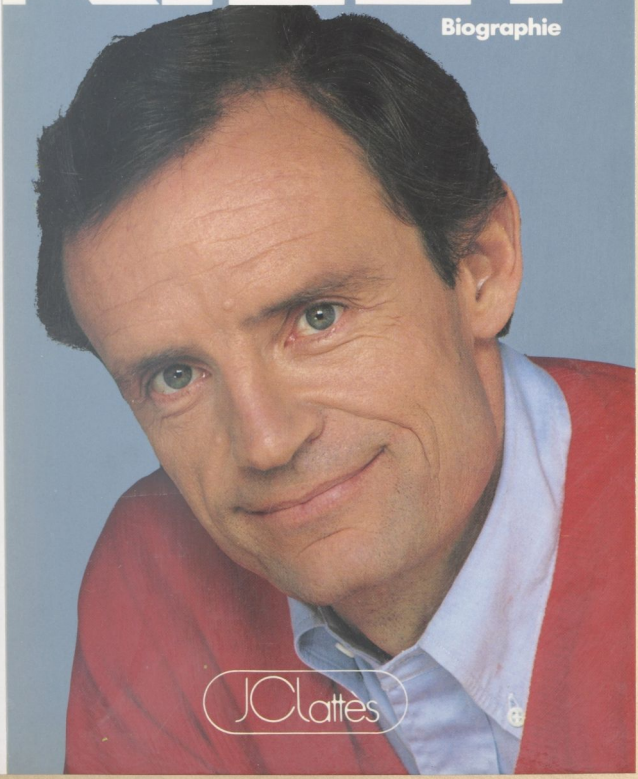
THIERRY DUSSARD

Jean-Claude KILLY

Biographie



JCLattès

JEAN-CLAUDE KILLY

8° Ln 27
37708

© 1991, Éditions Jean-Claude Lattès

1408789

92

Thierry DUSSARD

JEAN-CLAUDE KILLY

Biographie

JCLattès

22

DL-02061992-16209

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

A Lucien et Louis

INTRODUCTION

Jean-Claude Killy est l'un des rares hommes publics qui aient une vie privée. Depuis trente ans, depuis ce jour de décembre 1961, où il remportait le critérium de la première neige de Val-d'Isère, Killy semble brouiller les pistes. Aux questions des journalistes, il répond en dissimulant les traits de sa personnalité derrière ses multiples activités. Son itinéraire se résume à la conquête de trois sommets, sur une ligne de crête qu'il n'a jamais quittée.

Ses trois médailles d'or gagnées aux Jeux de Grenoble, alors qu'il est favori dans son pays, quand la « pression » est à son maximum, donnent la mesure de ce champion hors normes. L'oscar à l'exportation, décerné en 1982, symbolise la reconversion du skieur qui a réussi comme homme d'affaires dans un secteur où régulièrement la conjoncture « taille des costards » à ceux qui s'y aventurent : l'habillement. Avec les Jeux d'Albertville, enfin, Jean-Claude Killy devient le premier champion olympique de l'histoire du sport à organiser une manifestation de cette ampleur, un grand spectacle pour deux mille athlètes et deux milliards de téléspectateurs. De l'événement de 1968 à l'avènement de 1992, l'acteur est devenu metteur en scène.

Trois dates différentes sont inscrites dans le calendrier personnel de Killy. Le champion de ski retient sa première victoire en descente aux championnats du monde de Portillo, en 1966, au pied de la cordillère des Andes. Le meilleur souvenir du businessman reste sa première collection de « ski wear », en 1977, lorsque, dans le fatras des croquis et des échantillons de coloris, les anoraks et les combinaisons griffés de sa marque sont sortis des ateliers. L'organisateur des Jeux olympiques d'Albertville, lui, garde le souvenir d'une émotion immense, le 17 octobre 1986, le jour où la Savoie s'est vu attribuer les XVIes Jeux d'hiver. Une satisfaction incomparable à celle qu'il

éprouvera au moment de la cérémonie d'ouverture, le 8 février 1992.

En somme, à chaque fois que l'on se réfère à Killy en citant une date, ou en rapportant un de ses « exploits », on se méprend. A croire que cet homme donne de lui un portrait en trompe l'œil, une version autorisée dont la presse et le grand public doivent se contenter.

Au juste, que sait-on de Jean-Claude Killy ? Trois médailles et puis s'en va aux États-Unis. Fortune faite, il épouse une actrice de cinéma, s'installe à Genève et refait surface pour offrir à la Savoie une olympiade hivernale meringuée de contrats mirobolants. Mais dans cet intervalle, entre Grenoble et Albertville, qu'est devenu Killy ? Celui que l'on appelait « Toutoune », et pour qui la France entière tremblait en chantant « va doucement, Killy, c'est tout bon », présente à première vue un parcours rectiligne, une trace presque parfaite.

Mais que reste-t-il de cette « gueule d'ange » qui a tôt embouché les trompettes de la renommée ? Mark McCormack, le grand manitou du « sport business », l'a-t-il transformé en machine à sous ? Comment Killy est-il sorti « vivant » de cet apprentissage, là où Björn Borg s'est fait laminer comme un débutant incapable de rebondir et de prendre en main sa reconversion ? Autant de questions que se pose tout journaliste et auxquelles il fallait répondre sans concession.

Au début de l'année 1990, lorsque je fis part à Jean-Claude Killy de mon projet, sa première réaction ne fut pas à proprement parler enthousiaste.

– Je veux écrire une biographie de vous, parce que Killy est à la fois célèbre et inconnu...

– Mais j'entends bien le rester !

Toujours soucieux de se protéger, pudique et réservé, Killy s'est toujours efforcé de maintenir une distance entre lui et ses interlocuteurs. Le genre d'homme à mettre un copyright sur sa vie privée, après avoir fait de son nom une marque déposée. « King Killy » préfère que l'on s'en tienne au mythe et à la légende dorée. Mais, dès qu'il est en confiance, JCK est prêt à se confier. Nous nous sommes apprivoisés. Il m'a finalement accordé trois week-ends de travail, quelques descentes à skis, une place à côté de lui dans son hélicoptère pour un après-midi de visite guidée à Val-d'Isère et un strapontin lors d'une réu-

nion du conseil d'administration du Comité d'organisation des Jeux olympiques.

Pour le reste, Killy ne m'a donné aucun nom, aucune adresse. Sauf celle de sa mère, retirée dans le Midi, et celle de son meilleur ami, antiquaire près de Genève. Au cours d'un an d'enquête, en France, en Suisse, en Autriche et aux États-Unis, j'ai contacté ou rencontré cent cinquante personnes. Parmi les camarades de classe de Killy, les skieurs français ou étrangers, les hommes d'affaires avec lesquels il a eu à traiter, seuls deux ou trois anciens de l'Équipe de France ont refusé de me recevoir. Ils ont choisi le silence par refus de parler du passé, peu enclins à confronter leur destin à celui de Jean-Claude Killy.

Lorsque Ian Todd, un des hommes forts du groupe McCormack, apprit que ce livre était en préparation, il s'écria : « Mon Dieu, comment faire pour arrêter ça ? »

Autant dire que cette biographie n'est pas « autorisée », même si Jean-Claude Killy a accepté d'y contribuer. Parce qu'il n'est pas insensible au capital de notoriété que cela peut représenter, parce qu'il est arrivé à un moment de sa vie où l'on « jette un coup d'œil dans le rétroviseur », au seuil de la cinquantaine.

Killy répugne à parler de lui. « C'est une question de courtoisie à l'égard des autres, dit-il. Et ne pas trop parler, c'est être sûr de ne pas dire trop de bêtises. » Il connaît et reconnaît ses limites, mais s'acharne à sans cesse les repousser : « Je m'aperçois que ma timidité m'a beaucoup aidé. Elle m'a constamment obligé à me dépasser. » Cet homme hors d'atteinte se dévoile ici totalement pour la première fois.

Si Jean-Claude Killy hésitait tant à se livrer, c'est qu'il sait que l'on entame toujours ainsi une part de sa liberté. Mais si l'on perd un peu de soi en étant découvert, Killy, lui, gagne à être connu. Voilà donc quelques clés pour mieux comprendre le champion olympique et ce personnage secret comme un coffre-fort suisse qui veut faire de sa vie une « success story ».

PREMIÈRE PARTIE

UNE JEUNESSE AIMABLE, HÉROIQUE, FABULEUSE...

« N'eus-je pas une fois une
jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse,
à écrire sur des feuilles d'or. »

Arthur RIMBAUD

1

Werner Killy, un grand-père suisse

Sélestat, « cité impériale située au milieu du pays d'Alsace en fort bon lieu », indique une gravure du XVIe siècle. C'est ici que Werner Killy vient s'installer en 1910. Plus que les trésors de la bibliothèque humaniste, ce sont les perspectives économiques qui attirent l'entrepreneur Killy dans la région. La ville compte alors 10 600 habitants et vit sous administration allemande. Annexée depuis la défaite de 1870, l'Alsace n'est plus qu'une province du Reich. Mais le maire est un fonctionnaire allemand, désigné et non pas élu, qui gère Sélestat avec le dynamisme d'un chef d'entreprise.

La famille Killy serait d'origine irlandaise, mais rien n'atteste ces racines gaéliques, hormis le nom de « Kelly » qui aurait évolué au cours des générations. Werner Killy est né en Suisse, le 21 avril 1882, à Teufenthal, canton d'Argovie. Il est diplômé du Polytechnicum de Zurich, section architecture. Mais à cette époque, l'économie helvétique n'est pas florissante et il décide de s'installer en Alsace. Il crée une entreprise de construction, Schroth-Killy, domiciliée route de Colmar à Sélestat. Avisé, il a pris un Alsacien comme associé, et pour se marier il choisit une Suisse allemande. Comme lui.

Elsa Gertrude Fuog est née le 25 juin 1891, à Winterthur, canton de Saint-Gall. Jolie femme, de religion protestante, elle semble parfaitement s'accorder avec Werner, un homme au caractère entier. Il porte le bouc au menton, ce qui lui donne un air sévère, mais la malice du regard modère cette impression. Très travailleur, à la fois architecte et entrepreneur, Werner Killy offre à sa future femme une bonne situation.

Le mariage est célébré le 27 juin 1913, à Bâle. Expatrié, le couple Killy est considéré à Sélestat comme faisant partie des « Hergelaufene », « ceux qui arrivent de l'extérieur », une différence qui va s'atténuer avec les années et au fil des naissances. Robert Killy naît le 7 mai 1914, juste avant que n'éclate la Première Guerre mondiale. Celui qui deviendra le père de Jean-Claude Killy est donc né en Allemagne. Tout comme sa sœur Gertrude (1915) et son frère Werner (1916).

Dès le début des hostilités, le grand-père Killy est enrôlé dans l'armée allemande, comme observateur-photographe. Au bout de dix-huit mois, il réussit, cependant, à faire valoir sa nationalité suisse et rend son uniforme. Il est alors tenu de travailler pour le Reich, jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918, qui voit l'Alsace et la Lorraine réintégrer la mère patrie.

En 1920, l'entreprise de construction prospère et prend le nom de « Killy Frères ». L'arrivée de Georges, jeune frère de Werner, correspond à une période d'expansion due pour une bonne part à la reconstruction. L'Alsace, redevenue française, panse ses blessures de guerre et il y a fort à faire dans le secteur du bâtiment. Killy Frères comptera plus de 1 200 employés au cours des années trente. C'est l'époque où Werner Killy se fait construire une villa de vingt pièces, avec deux salles de bains, quatre WC, un tennis et une piscine, sans compter la chambre noire où il entrepose des montagnes de plaques de verre, ainsi que ses appareils de photo. Une des plus belles maisons de Sélestat. La plus moderne en tout cas.

« On m'appelait " la Châtelaine ", se souvient Gertrude. Mais j'étais ce que je suis toujours, une Killy. Cela m'a servi de carte d'identité dans la vie. » Le sentiment d'appartenance à la famille est un sixième sens chez les Killy, une tribu dont le trait principal est l'opiniâtreté. « Nous ne lâchons jamais la proie pour l'ombre, ajoute Gertrude. Notre persévérance confine à l'acharnement. » Une volonté et une détermination que l'on retrouve chez Robert et Werner.

« Quand j'ai été à l'école, à l'âge de six ans, je ne parlais pas un mot de français, confie Robert. Mais au bout de six mois, j'étais bilingue. » Son caractère ne le prédispose pourtant pas à s'asseoir sur le banc d'une salle de classe. Heureusement, Robert Killy reçoit sa première paire de skis à Noël 1919. Son père est en effet un des pionniers de ce moyen de promenade

réservé à quelques illuminés. Une photo le montre, le béret sur l'oreille et le sac au dos, avec des « lattes » raides comme des barres à mine, équipé de bâtons en bambou dont les rondelles sont grosses comme des assiettes.

Werner Killy a trois passions – le ski, la photo et les timbres – et deux fils qui ne rêvent que d'expéditions à skis. Ils partent pour deux jours dans les Vosges, au Champ-du-Feu, à la Schlucht et dans le massif du Markstein. « A ma première sortie, on avait dormi à l'hôtel du Grand Ballon de Guebwiller, se rappelle Robert. Le dimanche soir, la tempête s'est levée et mon père est reparti seul. Je suis resté jusqu'au samedi suivant, et en six jours j'ai appris à skier. »

De la Suisse, les Killy ont gardé la manie des surnoms en Y. Robert, c'est « Buvy », le diminutif de « jeune garçon » en allemand. Werner s'appelle « Werny » ou « Vögy », le diminutif d'« oiseau » parce qu'il sifflote tout le temps. Et Gertrude se contente de « Trudy ». Pour les vacances, le père Killy emmène skier « Buvy » et « Werny » dans des stations de sports d'hiver suisses : Andermatt, Zermatt, Arosa ou Davos. Quant à « Trudy », elle reste avec sa mère, parce que « le ski ce n'est pas pour les filles », estime Werner Killy.

Pour les garçons, en revanche, la compétition est recommandée. Robert est inscrit au club des Vosges-Trotters de Sélestat. Tout le monde l'appelle « l'enfant qui fait du ski ». Avant de devenir « le jeune Killy », surnom donné par Charles Diebold, un Alsacien qui participera à la création de Val-d'Isère.

« Buvy » gagne sa première coupe, lors d'un concours de saut, avec un bond d'une cinquantaine de mètres. Schnepfenried, le lac Blanc... les courses de ski ressemblent à des kermesses. On y gagne un jambon ou... une paire de skis. Et chaque dimanche la même rivalité oppose Alsaciens et Vosgiens.

Les deux frères vont aussi aux scouts ensemble. Ils participent à des courses de vélo. « Robert était André Leduc et moi le Belge », se souvient Werny. Mais Robert est surtout passionné par les exploits des premiers aviateurs. Ses idoles s'appellent Mermoz, Hélène Boucher, Nungesser et Coli. C'est leurs photos qu'il collectionne et non celles des coureurs du Tour de France. La traversée de l'Atlantique par Lindbergh en 1927..., il en dévore le récit dans *L'Illustration*. Les pionniers de l'aviation incarnent pour lui « une aventure toute neuve ».

Plus qu'un sport et une détente, le ski est aussi un moyen de fuir la maison familiale, où rien ne va plus. Werner et Elsa s'entendent comme chien et chat. Autoritaire, le père Killy considère que sa femme n'a pas voix au chapitre. « Kinder und Küche », les enfants et la cuisine, sont les seuls domaines où il lui reconnaisse un rôle. Elsa ne l'entend pas ainsi. Jalouse de son autorité, elle aussi, et consciente de sa beauté, elle sait qu'elle peut obtenir tout ce qu'elle veut.

« Tu ne seras pas trop triste si je m'en vais ? » demande-t-elle à Werny. Et celui-ci répond « Non » pour ne plus entendre les éclats entre ses parents. Un jour, « la maman est partie ». Robert ne montrera jamais combien il est « trop triste », pas plus qu'il ne dira pourquoi il ne faut plus l'appeler « Buvy ». Il a déjà quitté le collège Koeberle de Sélestat et son père l'a envoyé en pension à Nancy.

Le ski a pris moins d'importance, et Robert se met au football. Il joue ailier droit dans l'équipe du Stade universitaire lorrain. Renvoyé du collège de la Malgrange, parce qu'il pense trop au sport et pas assez aux études, il entre au lycée Poincaré, y passe ses deux bacs, et ambitionne d'intégrer l'armée de l'air. Normalement affecté aux chasseurs alpins, il se fait pistonner pour effectuer son service militaire dans l'aviation.

Jeune appelé de la classe 34, il se retrouve sur la base aérienne de Nancy. Au 1er groupe du 33e régiment d'observation et de reconnaissance. Le même que Saint-Exupéry. « Heureux, rien qu'à voir voler un zinc et sentir l'huile de ricin. » Il passe ensuite deux ans à l'école de pilotage d'Istres, à faire de la voltige, sur Morane-Saulnier 230 et 315, un monomoteur en étoile avec un cockpit biplace, « où on a la gueule au vent ».

De l'air, de l'air. Robert Killy réalise le rêve de sa vie. Voler. Dans cette atmosphère empoisonnée de l'avant-guerre, l'avion constitue un moyen d'évasion idéal. Il représente en outre la meilleure parade aux risques de conflit engendrés par l'Allemagne nazie. Robert Killy ne craint pas la guerre, il est entraîné pour la faire. Affecté au groupe de chasse de Dijon, dans l'escadrille des Lévriers, il se tient prêt. Les Dewoitine 500 et 510, « avions de chasse assez minables », ont laissé la place à des Morane 406. « Un appareil rapide et bien armé qui nous procurait un sentiment de sécurité », dit-il, contrairement aux soldats de l'infanterie.

Au cours d'une de ses permissions en Alsace, Robert rencontre Madeleine. Petite, blonde, des yeux gris-vert, Madeleine de Ridder est la fille du concessionnaire Peugeot de Sélestat. Après avoir arrêté l'école à dix-sept ans, elle apprend la cuisine et comment devenir une bonne maîtresse de maison. Enjouée, voire enjôleuse, elle a reçu une éducation protestante de sa mère, qui ne badine pas avec les principes de discrétion et de dignité.

Cyrille de Ridder, son père, est né le 8 avril à Denderwindeke, district de Ninove, en Belgique. Arrivé à Paris pour faire ses études, il échoue au bac en 1911 et décide d'émigrer au Canada. Sur le bateau, il perd au poker le petit pécule donné par ses parents. L'aventure commence mal. Aussitôt débarqué, il se met à travailler dans une ferme comme cowboy, pendant un an, avant de s'engager dans la police montée canadienne. Émigrant modèle, il reçoit 100 hectares de terre du côté de Winnipeg, à condition d'en défricher un dixième chaque année.

A la déclaration de guerre, il n'hésite pourtant pas une seconde et demande à rejoindre ses foyers afin de repousser l'offensive allemande qui submerge la Belgique. Le General Orders n° 8911, daté du 31 août 1914, autorise le départ pour l'Europe du gendarme spécial de Ridder, basé à Woodmountain, dans le Saskatchewan. Engagé volontaire dans la Légion étrangère, il combat d'abord sous les couleurs françaises. Puis dans les rangs de l'armée belge, où il est blessé et fait prisonnier. Chez sa marraine de guerre, il rencontre un jour une jeune fille dont le prénom ferait rêver un prince charmant, et demande sa main.

Reine Zürcher est née le 28 novembre 1896, à Neuchâtel, en Suisse. Sa famille du côté maternel est d'origine huguenote et a fui la France, comme des milliers de protestants, après la révocation de l'édit de Nantes, au XVIIe siècle. Son père est l'un des inventeurs de la première motocyclette fabriquée en Suisse : l'Alcyon à moteur Zürcher. Il possède une grande propriété à Saint-Aubin, sur les bords du lac de Neuchâtel. Et c'est dans cette maison familiale des Frênes qu'a lieu la noce de Ridder-Zürcher, en 1919. Reine, très attachée à la foi protestante, a insisté pour que la cérémonie religieuse soit célébrée au temple.

Un an jour pour jour après le mariage, le 22 mars 1920, naît une petite fille que ses parents baptisent Madeleine, la future mère de Jean-Claude Killy. Quatre ans plus tard vient au monde un garçon, auquel on donne le même prénom que le père. Cyrille de Ridder commence sa vie d'homme marié en faisant un peu tous les métiers. Torréfacteur de café, producteur de fraises, il a en tout cas mis une croix sur ses terres au Canada. En 1924, il est nommé administrateur de la SA Moteurs Zürcher, à Courbevoie, une entreprise qui appartient à son beau-père.

Après l'occupation de la Rhénanie, en 1936, Cyrille de Ridder profite de la baisse des fonds de commerce pour racheter un, puis deux garages, à Sélestat. Une petite ville de sous-préfecture qui a gardé le charme des bourgs fortifiés du Moyen Age. Les maisons à colombages, coiffées de toits de tuiles arrondies comme des écailles de poisson, ont des balcons toujours fleuris, et si ce n'était la guerre qui menace de l'autre côté du Rhin, il ferait bon vivre en Alsace. Le dimanche, la famille de Ridder part en excursion sur le Haut-Kœnigsbourg, une forteresse médiévale construite sur un piton des Vosges. Mais, depuis quelque temps, Madeleine préfère s'éclipser au bras d'un jeune homme du nom de Robert Killy.

2

Robert et Madeleine

Le garage de Ridder est situé 11, route de Colmar à Sélestat, et les Killy habitent au 21. Entre les deux maisons, pas plus de 50 mètres. A tel point que Madeleine surnomme le père Killy « Papa limitrophe », ou « Papaly ». Une manière affectueuse de se moquer de lui et de sa tendance à s'emporter pour des peccadilles. Comme, par exemple, lorsque Joséphine, sa gouvernante, n'est pas prête à 7 heures moins cinq pour servir le dîner. « 7 heures, c'est plus l'heure. » Madeleine l'appelle aussi avec ironie « le Dictateur ».

Jeune et fringant permissionnaire, Robert Killy rencontre Madeleine alors qu'il est chargé de faire vidanger la voiture de son père. Le prestige de l'uniforme et les cheveux coiffés en arrière lui donnent un air séducteur. De son côté, il est séduit par le buisson de cheveux blonds et la générosité du sourire... C'est tout de suite le coup de foudre.

La meilleure amie de Madeleine, Jacqueline, est tombée amoureuse de Werny, et l'on voit de plus en plus souvent les deux jeunes filles à bicyclette venir à la rencontre des frères Killy. Elles ont décidé de se marier le même jour. Et vite. Mais la guerre bouscule leur projet.

Au cours de l'été 1939, Robert Killy est affecté à l'armée d'Italie. Ce qui veut dire vingt-quatre appareils bloqués sur le terrain de Fayence, dans le Var, pendant cinq mois. Son escadrille rejoint ensuite la Champagne, chargée d'une mission de surveillance du territoire. Entre-temps, une partie de l'Alsace a été évacuée. Strasbourg et deux cents villages environnants ont été vidés de leurs habitants, transférés dans le Sud-Ouest. Et

Sélestat se retrouve en première ligne, une batterie de DCA pointée au-dessus des toits.

Tout est calme, cependant. Et le jeudi 1er février 1940, Sélestat célèbre un double mariage de soldats. Celui de Madeleine de Ridder avec Robert Killy, pilote aviateur, et de Jacqueline Brochart avec Werner Killy, aspirant officier. Le grand-père Killy ne veut pas d'une « parpaillote » dans la famille et, la veille, Madeleine a été baptisée à l'église Sainte-Foy dont le clocher de grès rose domine la ville. La messe est célébrée dans une petite chapelle des environs, Notre-Dame-des-Neiges, à côté de la maison forestière.

« Abondamment décorée de superbes plantes vertes, pavoisée aux couleurs de la France et de l'église illuminée comme aux grands jours, la coquette chapelle si aimée des Sélestadiens avait pris un air de fête, écrit le journal local. Et lorsque entrèrent les mariées aux bras de leurs pères, suivis d'un petit nombre de parents et d'amis, l'harmonium tenu par un artiste parisien actuellement sous les drapeaux fit entendre une marche triomphale. M. l'abbé Ritter, aumônier des scouts, avait tenu à bénir lui-même le mariage de ses anciens disciples... La simplicité si émouvante de cette fête familiale impressionna vivement l'assistance. Nos cordiales félicitations aux deux couples, qu'un heureux destin soit le leur. »

Il fait froid au cours de cet hiver 1940, et Madeleine a choisi un manteau de loutre noire pour la cérémonie, avec une toque assortie. Robert Killy a mis son uniforme de sergent, un long manteau bleu marine. Mais au moment de faire la photo traditionnelle, il ne retrouve plus ses gants blancs, et Werny partage sa paire avec lui. Toute la noce n'y a vu que du feu.

Le banquet a lieu à Ammerschwihr, chez Gaertner, un des bons restaurants de la région. Le père Killy en a fixé avec soin le menu : marennes vertes de claires 1er choix, filet de sole Marguery, canneton rouennais à l'orange flambé au curaçao, galantine de foie gras en belle vue, fromages, marquise glacée et mignardises, avec corbeille de fruits. Le tout arrosé de Chasselas 1939, Riesling Kaefferkopf, Nuits-Saint-Georges et Châteauneuf-du-Pape, Champagne Pommery et liqueurs d'Alsace. Un fort bon déjeuner suivi d'un souper, si bien qu'à 10 heures du soir tout le monde est encore à table.

La guerre reprend vite sa place dans ce décor un moment

figé par les épousailles. Après une nuit de noces à l'hôtel Bristol de Colmar, Robert Killy regagne sa base aérienne de Dijon, en compagnie de Madeleine.

Le 10 mai 1940, son escadrille se replie sur la base du Lucq, dans le Var, et après un détour par Toulouse, pour aller chercher des Dewoitine 520, le sergent Robert Killy engage son premier combat aérien dans le ciel de France, quelque part au-dessus de Meaux. En face, la chasse allemande aligne des Dornier 17 et tout va très vite. On tire. Le pilote saute. L'avion ennemi s'écrase, ou l'inverse. Robert Killy compte sept victoires, dont trois homologuées, « puisque l'on fait des palmarès avec cela », dit-il avec simplicité.

A la débâcle sur les routes françaises se superpose un retrait aérien, qui conduit Robert Killy à Alger. En juillet 1940, il assiste de son cockpit, impuissant, au drame de Mers el-Kébir, où la flotte française est coulée par l'aviation britannique. Avec son escadrille, il ne parvient qu'à protéger la fuite du *Strasbourg*. L'honneur des Alsaciens est sauf.

En août, sa femme le rejoint en Afrique du Nord. Le train-train de la vie d'escadrille est interrompu par l'attaque anglaise contre la Syrie, alors sous mandat français. Son groupe de chasse 2/3 se pose à Alep dans le désert syrien, où il effectue plusieurs missions. Au cours de l'une d'entre elles, au-dessus de la troisième boucle de l'Euphrate, Robert Killy est blessé au bras. Retour à Alger, où naît France Killy, le 11 octobre 1941.

Un an plus tard, le sergent-chef Killy est en fin de contrat. « Dégoûté par la mentalité vichyssoise de l'armée de l'air » et libre de tout engagement, il quitte l'armée. « Le débarquement allié en Afrique du Nord a eu lieu un mois après et, si j'avais encore été dans l'aviation, je serais sans doute resté, confie Robert Killy. Mais on ne refait pas l'Histoire. » Indemnité de départ en poche, Robert, Madeleine et France prennent donc le bateau pour Marseille. En compagnie de « Kadour », le chien fétiche de la famille Killy, « le seul teckel à avoir volé sur Dewoitine 520 ».

Le Val-d'Or, le bien-nommé. Il faut avoir un talent précoce pour choisir un tel lieu de naissance, lorsque l'on va devenir champion olympique, après avoir grandi à Val-d'Isère. Le Val

d'Or, c'est un quartier de Saint-Cloud un peu sur la hauteur. A 88 mètres d'altitude exactement. Juste ce qu'il faut pour prendre son élan. Ce n'est pas un hasard si Santos-Dumont, l'aéronaute brésilien, partit des collines de Saint-Cloud pour effectuer l'un des premiers vols de l'histoire de l'aviation, en 1906. Jean-Claude Killy s'élance, lui, avec plus de discrétion le 30 août 1943.

La clinique du Belvédère à Boulogne a été bombardée, et Madeleine Killy atterrit dans une petite maternité de Saint-Cloud. « Ce n'est pas pour cette nuit », affirme la sage-femme. Robert rentre chez lui en taxi. C'est le couvre-feu, pas question de rester au chevet de sa femme ; il reviendra le lendemain.

– Tu ne souffres pas trop...

– C'est un garçon, il pèse 3,750 kilos !

L'heureux papa essuie une larme. C'est très important, les garçons, chez les Killy. Et celui-ci, né à 5 heures moins dix du matin, est le premier.

Depuis son retour d'Algérie, Robert Killy travaille dans un magasin de cycles, rue de la République à Paris. Son beau-père a tout perdu en Alsace, et il a retrouvé une situation chez le fabricant de bicyclettes Alcyon, à Suresnes. Vendre des vélos en temps de guerre, alors que l'essence est introuvable, c'est occuper un poste stratégique. Robert Killy n'en abuse pas, mais sa famille ne manque de rien, en tout cas pas de l'essentiel.

Le couple Killy habite rue du Mont-Valérien à Saint-Cloud, au rez-de-chaussée d'un immeuble style années trente, uniquement composé d'ateliers d'artistes. Le dernier étage est occupé par un officier allemand, dont le piano résonne dans la cage d'escalier. Robert Killy, ancien pilote, alsacien de surcroît, se montre discret.

Le baptême de Jean-Claude, un prénom choisi par sa mère, est cependant l'occasion d'organiser une petite fête le 27 février 1944. Elles sont rares sous l'Occupation. Habillé d'une soutane blanche et d'un capuchon, le père Jérôme Sename, un dominicain, débarque de son couvent de Soisy-sur-Seine avec deux valises pleines de ravitaillement : du gigot, du lard, des haricots, du fromage... rien que des trucs introuvables. Les patrouilles ne lui posent jamais de questions. L'ancien aumônier de la base d'Alep est un ami de la famille. Il a déjà baptisé France en Algérie, et c'est tout naturellement que l'on fait appel à lui

pour célébrer la cérémonie dans la chapelle Notre-Dame-des-Airs, patronne des aviateurs. Le parrain est Ludovic Feuillet, directeur du service compétition d'Alcyon, et la marraine sa femme Esther. Jean-Claude Killy reçoit en cadeau deux timbales. Pour la médaille, on verra plus tard !

Les usines Renault de Billancourt sont bombardées et il faut descendre aux abris. Mais le petit Jean-Claude a un rhume et Madeleine veut lui épargner l'humidité de la cave. Elle se contente d'ouvrir les fenêtres pour éviter les éclats que provoquerait le souffle d'une explosion. C'est un peu auparavant que Robert Killy a reçu une lettre de la Kommandantur, le convoquant avec trois jours de vivres. Il prend aussitôt son vélo, un Alcyon bleu ciel, et file dans l'Yonne, à Saint-Julien-du-Sault, où le mari de sa sœur Gertrude est installé comme médecin.

Il découvre alors que son beau-frère, le Dr Bourderon, fait de la résistance, et lui donne un coup de main. Robert Killy vient en aide aux pilotes américains et canadiens abattus, et leur indique les filières vers l'Espagne. Il participe aussi à des sabotages de la voie ferrée Lyon-Paris, du côté de Joigny.

Madeleine, France, Jean-Claude et Kadour, le fidèle petit teckel, sont maintenant dans l'Yonne. Tout en veillant à la cuisine, où la choucroute alsacienne tient une bonne place, les deux femmes concourent à la préparation de pains de plastique qu'elles malaxent avant d'y intégrer les mèches. Madeleine et Trudy transportent leur chargement dans des sacoches de vélo ou dans la poussette de Jean-Claude. Il leur arrive même de se balader avec des grenades dans leur soutien-gorge. Elles ont en permanence la peur d'être découvertes, mais aussi tous les culots et l'inconscience de leur jeunesse.

A la fin de l'année 1944, Robert Killy réintègre l'aviation. Après un stage au Maroc sur Spitfire, Hurricane et Thunderbird, il est affecté à l'escadrille de chasse 2/7 basée à Colmar et effectue quelques missions de l'autre côté du Rhin. Au mois de mai, la guerre est finie pour le lieutenant Killy. Son père n'y a pas survécu. Werny est rentré de captivité, en 1942, bien mal en point : il pèse alors 33 kilos. « Un paquet d'os », dit-il. Mais les deux frères et leurs épouses sont sains et saufs. A nouveau réunis, ils peuvent fêter Noël 1945 à Sélestat avec les parents de Ridder.

3

De l'Alsace à Val-d'Isère

Détruite, l'entreprise Killy Frères repart difficilement. Il y a beaucoup à faire, et les matériaux sont rares. Robert Killy se résigne cependant à son nouveau métier d'entrepreneur. Pas longtemps. Il rencontre René Lafforgue, délégué à Sélestat du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Le Pyrénéen Lafforgue est avec son frère Maurice un des piliers de l'Équipe de France de ski d'avant-guerre. Les deux hommes ont le même âge à un an près, et sympathisent tout de suite. Les voilà partis dans les Vosges, chaque dimanche, une paire de skis aux pieds et des projets plein la tête. Ils rêvent de s'installer à la montagne.

Robert et Madeleine, que leur entourage appelle « Bob » et « Doudou », décident alors avec René et Emilie Lafforgue de tenter l'aventure des sports d'hiver. Il faut être un peu fou, après guerre, pour croire à l'essor des stations de ski. Mais d'autres ont déjà engagé ce pari. Et plus que de l'inconscience, c'est une sorte de prescience qui pousse Robert Killy à partir à la recherche d'un site qui soit à la fois méconnu et prometteur.

Au printemps 1946, il fait un tour dans les Alpes, passe par Megève et revient sans idée précise. René Lafforgue lui parle alors de Val-d'Isère où il a séjourné un mois avant guerre, et les deux amis décident d'y aller en reconnaissance l'été suivant.

Adossée à l'aiguille Pers et fermée par le verrou de la Daille, Val-d'Isère surprend par sa rudesse et sa beauté. L'altitude y est élevée, 1 850 mètres. Les pentes sont raides et pour certaines couvertes de mélèzes. Tout le reste appartient aux alpages, où les Avalins font les foins en ce début d'été. Le village ne

compte qu'une trentaine de maisons, des fermes pour la plupart, regroupées autour de l'église et le long de l'Isère. Une dizaine d'hôtels se partagent les quelques touristes.

Car Val-d'Isère dispose déjà d'un Office du tourisme. En fait une petite cabane où Robert Killy et René Lafforgue retrouvent Juliette Diebold, l'épouse de leur ami alsacien Charles Diebold. Pure coïncidence.

– Est-ce que la place est libre à côté de chez toi ? demandent les deux hommes.

– Va voir à l'hôtel Parisien, le champ leur appartient...

Justin Boch, patron du Parisien, est l'un des derniers Savoyards à être partis pour Paris comme ramoneur. Fortune faite après être devenu barman, il est revenu au pays pour racheter un hôtel et marier ses deux filles. Cependant, ses deux gendres, pourtant non originaires de Val-d'Isère, ne voient pas d'un très bon œil l'arrivée de ces nouveaux venus. Moins méfiant, le père Boch refuse de vendre son terrain mais accepte de le louer 500 francs par an « afin d'y édifier une construction provisoire ».

C'est cher payé pour un carré de foin de 10 mètres sur 10. Mais le provisoire durera jusqu'en 1987 sans que le loyer soit réévalué.

« Allez, tope là ! », dit Justin Boch, surnommé en patois le « père Pica » [1] parce qu'il ne ramonait pas que les cheminées.

Le contrat signé, Killy et Lafforgue repartent pour Sélestat. Robert met en chantier un chalet, de 64 mètres carrés au sol, en sapin des Vosges. L'ensemble est ensuite monté dans la cour de l'entreprise Killy Frères, peint en marron, et le tout démonté avant d'être chargé sur un camion. Même les vitrines des futures devantures ont été découpées et posées. Le meccano est terminé. Il ne reste plus qu'à le remonter à Val-d'Isère.

Robert précède le chargement au volant de sa DKW. Le camion suit péniblement, crève vingt-deux fois sur le trajet, mais finit par arriver. En six jours, avec l'aide d'un charpentier et d'un ouvrier de Killy Frères, le chalet est fin prêt. Une boutique et deux petites pièces derrière, où les deux ménages s'installent, avec sous le toit la cuisine à laquelle on accède par une échelle. Question intimité, c'est raté, mais « Bob et Doudou » sont heureux dans leur maison de poupée.

1. « Pica » : bouc, en patois.

Werny a dédommagé Robert de l'abandon de ses parts dans Killy Frères, et avec cette somme il a pu approvisionner le magasin. Anoraks et fuseaux au marché noir à Paris, chaussures grâce aux contrebandiers italiens ; on vit encore dans une économie de guerre. Il faut enfin faire la tournée des fabricants de skis, Rossignol dans l'Isère et Villecampe dans les Pyrénées, si l'on veut être sûr d'avoir assez de paires à louer pour les vacances de Noël.

Killy-Lafforgue Sports ouvre en décembre 1946. Les deux partenaires sont associés à 60-40. « Normal, précise René Lafforgue. Bob apportait le chalet et la marchandise, et moi je n'apportais que mon nom d'ancien coureur de l'Équipe de France. » Par hasard, le petit chalet est placé sur le chemin de Solaise, et les skieurs passent forcément devant. Une aubaine.

Jean-Claude, qui n'a que trois ans, est resté chez son oncle Werny, à Sélestat, ainsi que France hébergée par les grands-parents de Ridder. A Val-d'Isère, Bob et Doudou travaillent tellement qu'ils n'ont pas vu passer Noël. Killy s'occupe de la vente et Lafforgue se charge de l'atelier. Une paire de skis neuve est en effet vendue « toute nue ». Il faut poser les fixations, bien sûr, mais aussi les carres. Coût total de l'opération : 60 francs environ. Le prix de la location est de 4 francs par jour. Une activité d'un bon rapport.

Les trois autres propriétaires de magasins de sports accueillent plutôt bien Killy et Lafforgue. Pitte Sports a ouvert le premier en 1932, suivi par Scaraffiotti, et il y a place pour tout le monde dans le Val-d'Isère de l'après-guerre. En revanche, les Avalins restent sur la réserve. A la prudence naturelle des montagnards s'ajoute la méfiance des gens de haute Tarentaise. Malveillance des voisins ou hostilité déclarée, toujours est-il que des pièces de bois ont disparu pendant la construction du chalet, et que les roues de la voiture ont été volées. A moins que ce ne soit « la contrebande italienne » qui ait encore frappé.

Le Parisien Robert Pitte a connu en son temps ce genre de vexation. « Il va se faire ramasser par une avalanche », entend-il dire lorsqu'il construit son magasin de l'autre côté de l'Isère, sur la rive droite. C'est aujourd'hui le centre de Val.

Tout est rude et dur, les sentiments comme le costume, dans ces hautes vallées. A Val-d'Isère, les vieilles ne portent pas la

« frontière », cette coiffe à la Marie Stuart très répandue en Savoie, mais la « berra », un bonnet de velours noir plus adapté au climat.

Les rivalités entre les habitants de Val-d'Isère et les étrangers à la vallée sont telles que les Avalins les appellent les « Chinois » : ceux qui viennent de loin, d'ailleurs, et représentent une menace équivalente au « péril jaune ». Personne ne connaît l'origine du mot, mais tout le monde l'emploie.

A Megève, on dit les « repiqués » pour désigner ceux qui ne sont pas « d'ici ». Mais Megève est déjà une station de sports d'hiver en 1913 lorsque Val-d'Isère découvre que le chemin de fer existe et vient d'atteindre Bourg-Saint-Maurice. Autrement dit, Val a vingt ans de retard sur les stations de Haute-Savoie, comme Chamonix et Megève, situées autour de 1 000 mètres.

« Votre fortune, c'est l'altitude », affirme pourtant le futur fondateur de la Société des téléphériques Jacques Mouflier à Nicolas Bazile, maire de Val-d'Isère depuis 1927. « Ici la neige tient plus longtemps, ajoute-t-il, et offre des conditions idéales pour le ski de printemps. » Entre l'industriel parisien et le vieil Avalin qui a vécu et travaillé à Paris, comme ciseleur sur bronze, le courant passe :

– Monsieur le maire, le seul moyen de sortir votre commune de la misère, c'est le ski.

– Je sais, ils aboutissent tous à Paris comme porteurs de pianos à Pleyel ou déménageurs à l'Hôtel Drouot.

Avalins et « Chinois » ont tout intérêt à s'entendre. Les uns possèdent la terre, les autres ont les capitaux. Cela ne supprime pas toutes les réticences et, quand le premier téléski est installé, au Rogoney en 1936, la veuve Mattis proteste énergiquement : « Il n'est pas question qu'un fil passe-au-dessus de mon pré, cela ferait de l'ombre à mes vaches. »

Mais « les modernes manants des villages de la Val de Tignes », cités par le pape au XVIIe siècle [1], vont découvrir que l'installation de câbles et l'implantation de pylônes entraînent des indemnités de survol. Bref, de l'argent frais. Nicolas Bazile, et Jacques Mouflier ne seront pas trop de deux pour les convaincre du potentiel que représentent les sports d'hiver.

Il faudra un troisième homme pour entraîner les derniers

1. Urbain VIII donne à Val-d'Isère, le 4 avril 1637, le droit de s'ériger en paroisse indépendante.

réfractaires vers la modernité. L'Alsacien Charles Diebold créé une école de ski à Val-d'Isère en 1932, avec quelques moniteurs autrichiens. Les premiers Avalins à s'initier seront donc formés à la méthode de l'Arlberg et enseigneront à leur tour un ski marqué par le style autrichien. La trace est faite et les « huit mois d'hiver, quatre mois d'enfer », auxquels se résumait une année à Val-d'Isère, vont se transformer en une saison d'hiver et une saison d'été. Les agriculteurs passent leur diplôme de moniteur et deviennent les nouveaux seigneurs de Val-d'Isère.

Bazile, Mouflier, Diebold : un Avalin, un Parisien et un Alsacien, ces trois pionniers de l'époque héroïque sont les « pères fondateurs » de la station. Naturellement, Robert Killy se sent plus proche de Charles Diebold, alsacien comme lui. Et à son arrivée, il s'aperçoit que l'Alsace est bien représentée pour une commune qui ne compte que 341 habitants en 1946.

Le premier qu'il rencontre est le Dr Frédéric Pétri. Né à Reichshoffen, le Dr Pétri découvre Val-d'Isère pendant son service militaire dans les chasseurs alpins. Il s'y installe comme médecin en 1938, en même temps que Louis Erny, un autre Alsacien. Celui-ci est moniteur de ski et ouvre un magasin de sports en 1942, l'année de l'inauguration du téléphérique de Solaise. En somme, les Alsaciens occupent une place importante parmi les « Chinois ». Ils ne vont pas tarder à prendre un poste décisif dans le développement de Val-d'Isère.

Le maire Nicolas Bazile meurt en novembre 1947. Il aurait alors fait jurer à ses amis sur son lit de mort de « ne jamais laisser tomber la mairie de Val aux mains des Mattis », le clan rival. Au chevet du mourant, le Dr Pétri devient – malgré lui – l'un des dépositaires du secret. Il fait l'unanimité comme médecin et emporte aisément la majorité au conseil municipal.

Un non-Avalin à la tête de la mairie, on n'avait jamais assisté à pareil événement depuis le rattachement de la Savoie à la France, en 1860. Après cette élection et en tant qu'Alsacien, Robert Killy est en tout cas un peu moins « chinois ».

4

« Donne-moi un bossard... »

La route est bloquée par des avalanches, fin janvier 1947, et Madeleine Killy est obligée de descendre à skis jusqu'à La Thuile. Henri Oreiller, le fils du boulanger, l'accompagne. Elle prend le train à Bourg-Saint-Maurice pour Sélestat. Jean-Claude y a déjà fait ses premiers « pas » à skis, dans le jardin de l'oncle Werny. Mais il s'ennuie de ses parents, et ceux-ci l'amènent à Val-d'Isère.

Jean-Claude Killy a trois ans et demi et un nouveau surnom donné par son grand-père de Ridder : « Toutounet », d'après un livre d'enfant intitulé *Les Aventures de Toutounet*. Jeune chien fou heureux de jouer dans la neige, il est vite appelé « Toutoune » par ses proches. René Lafforgue lui fabrique sa première paire de skis. De simples patinettes en frêne, avec lesquelles il se montre très habile. Du toit d'une cabane couverte de neige, il s'élance pour ses premières descentes. Toutoune est téméraire.

L'hiver suivant, la famille Killy emménage dans une maison du vieux village. France est arrivée d'Alsace, maintenant qu'il y a plus de place. Et Kadour, le teckel, peut même profiter du petit jardin. Les Lafforgue habitent au premier, et au magasin les affaires marchent bien. A tel point que les deux associés ouvrent une boutique à Paris, avenue George-V, avec Pitte et Erny. Mais l'opération tourne court.

Chaque matin, Jean-Claude Killy prend le chemin de l'école, une grande bâtisse, à 100 mètres de l'église, qui abrite sous le même toit la poste et la mairie. Toutoune commence chez les petits, avec Mme Mattis, au rez-de-chaussée. C'est

aussi le domaine de l'employée des postes. Marie-Louise Oran, ou « Mazi » pour tous les abonnés, règne sur le standard à fiches, d'où elle régente la vie locale. Non contente d'écouter toutes les conversations, elle prend les réservations d'hôtel et sert de syndicat d'initiative. Très bonne skieuse, Mazi donne des indications sur l'état des pistes ou les niveaux d'enneigement.

Les grands sont au premier, dans une classe qui sert aussi de salle de réunion au conseil municipal. Aux murs, les cartes de géographie alternent avec les arrêtés préfectoraux. C'est le régime de la classe unique, qui mêle garçons et filles de huit à douze ans, tous ensemble. Émile Costerg, l'instituteur, occupe également les fonctions de secrétaire de mairie, dans la plus pure tradition républicaine. Son frère, Ulysse, est comme lui instituteur à Sainte-Foy, le village plus bas.

M. Costerg est bon et sévère, son regard est parfois aussi froid que le buste de Marianne qui surplombe la pièce. Mais le chahut s'installe dès qu'il a le dos tourné, lorsque ses responsabilités municipales le sollicitent en pleine journée à l'autre bout du village.

Alors, quand M. Costerg revient, ça barde ! Il prend un ou deux gosses par les cheveux et leur passe un savon. Il lui est même arrivé de casser une règle – en bois – sur la tête d'un cancre incorrigible. Mais au fond, M. Costerg aime bien tous ses élèves. Les batailles de boules de neige sont en principe interdites, mais il laisse faire. Une demi-journée par semaine est réservée au ski, mais il en accorde deux plutôt qu'une. Et le mardi après-midi, il organise une course entre garçons et filles de tous âges, avec départ en ligne.

A midi moins le quart, tous les jours, sonne l'heure du catéchisme. L'abbé Charvin accueille les enfants dans le presbytère, qui sent plus le foin que l'encens. Lorsque certains tentent d'échapper à leurs trois quarts d'heure de « caté » quotidiens, le curé de Val-d'Isère n'hésite pas à chausser les skis en soutane pour ramener les plus récalcitrants, et à les mettre aussitôt en pénitence au bas des marches. « Les enfants Killy venaient au catéchisme, dit-il, les parents moins souvent à la messe. » Et il se souvient de Jean-Claude Killy comme « d'un garçon attentif, réservé et réfléchi ».

En revenant de l'école, le soir, il est impossible de distinguer

les petits Avalins des « Chinois ». A force d'aller jouer dans les granges, ils sentent tous la vache et le fumier. La seule différence, c'est que les seconds terminent leur journée dans une baignoire. Et que les autres s'endorment parfois dans des lits clos, avec les moutons en dessous pour profiter de la chaleur animale.

Pour Noël 1948, Jean-Claude Killy reçoit sa première vieille paire de skis, des Dynamic K. Pas une simple paire de planches, des skis en bois laminé. Ils sont un peu trop grands pour lui, mais ils peuvent servir aussi bien pour la descente que pour le saut. A l'époque, les courses de ski comportent toujours un concours de saut. Et Killy, avec les gamins de son âge, passe ses journées sur le tremplin des Blanchettes. Jean-Pierre Guival, le petit-fils de Justin Boch, a trois ans de plus que lui, et il l'a un peu pris sous son aile.

Killy a cinq ans et il est plus petit que ses camarades. Sur le téléski, il n'est pas assez grand pour attraper les perches et Joachim Scaraffiotti, un moniteur, le porte sur ses épaules. A peine arrivé, il part du sommet, tout droit, les bâtons sous les bras. Jusqu'en bas. Toutes les trois minutes, il faut le remonter. Il préfère mouiller son pantalon plutôt que d'arrêter. Sur la piste de la Savonnette, sa minuscule silhouette déboule comme un lutin des neiges, plus taillé pour le ski que pour l'école.

Dans sa classe, les bureaux se touchent, tant on manque de place. Pour aller au fond, il faut enjamber les tables, ou passer par-dessous. De grands bureaux noirs avec de petits encriers blancs, des meubles étranges, dont le pupitre est solidaire du banc. Dans ses rêves, Jean-Claude Killy imagine qu'il pilote un de ces bureaux comme dans une carlingue d'avion. Le désir d'être ailleurs, déjà, et celui d'échapper à l'école en tout cas. Les héros de son enfance sont, comme ceux de son père, des figures de légende de l'aviation. Marin La Meslée, René Mouchotte, le baron de Poype et Saint-Exupéry.

A skis, ceux qu'il admire sont sauteurs et non pas descendeurs [1]. L'envie de s'élever, toujours. Et dans un autre de ses rêves, Killy décolle d'un tremplin skis aux pieds, mais ne se pose pas... il passe au-dessus du clocher, fait le tour du village et survole Val-d'Isère. Sans jamais dépasser le goulet de la

1. Jusqu'aux Jeux de 1936, le programme olympique ne comporte que du ski nordique, fond et saut.

Daille. Son imagination se borne encore aux limites de ses terrains de jeu.

Toutes ces années correspondent à une période de neige très abondante. A Val, dans la rue principale, les passants dominent de 1 mètre les magasins en contrebas, où l'on descend par des marches taillées dans la neige. Le village est parfois bloqué par la tempête, ou privé d'électricité plusieurs jours. Les moyens de déneigement sont peu performants et se limitent à une fraise conduite par un certain Pouchkine.

« Ya la conchiri », c'est la tempête, pestent les vieux en patois. « La fraise ne passe pas » ou « Pouchkine n'est pas passé », entendent dire les enfants, et ils savent alors que leur village est coupé du monde.

Un monde merveilleux et rude où les jeux sont déjà des compétitions.

– Dis, m'sieur Diebold, tu me donnes un « bossard » ?

Charles Diebold, directeur de la station et créateur du Chamois de France, rigole et tend un dossard au petit Killy qui veut prendre le départ. Toutoune est content. Il a l'air d'un coureur.

Avec son copain Jean-Pierre Cathiard, dont la mère tient la caisse du téléski en haut de Solaise, Toutoune dévale la piste du Plan. Arrivés en bas, ils tombent sur Louis Bonnevie, et les voilà partis sur le téléski du Rogoney. Il faut tenir un triangle à bout de bras ou se le bloquer entre les jambes et parfois, à l'arrivée, ils restent coincés et font le tour de la poulie à 5 mètres du sol. Hop, à peine retombés, ils sont repartis sur Solaise. Le grand jeu, c'est de descendre plus vite que la benne, pour avoir le temps de déchausser, et reprendre toujours la même.

Le cabinier de Solaise ferme les yeux et les enfants du pays paient une fois sur deux. Rois de la resquille, ils ont aussi trouvé un truc pour se faire offrir des gâteaux.

– Si vous me payez un Mont-Blanc, je vous apprends à skier, propose-t-il aux touristes, après avoir repéré les mieux équipés qui sont en général les moins expérimentés. A tous les coups ça marche. Et le Mont-Blanc avalé – de la crème de marron nappée de chantilly – les gens ne demandent, bien sûr, rien en échange. Sa petite tête blonde en fait le chouchou de tous les hivernants. Y compris de Jean Gabin qui descend à l'hôtel Le Savoie et lui dédicace une photo : « Pour Toutoune son "pote" Jean Gabin. »

«Ne pense qu'au ski ; attention à la catastrophe» écrivait un proviseur sur son carnet de notes. Depuis, Jean-Claude Killy a pris une belle revanche. Grâce au ski. Triple médaille d'or aux Jeux Olympiques de Grenoble en 1968, il est l'organisateur, vingt-quatre ans après, de ceux d'Albertville en Savoie, du 8 au 23 février 1992.

Killy est le premier champion de l'histoire du sport à mettre en scène des Jeux Olympiques, il est aussi le seul sportif à avoir réussi une reconversion à la hauteur de son palmarès. Il est en effet devenu un redoutable business-man qui aborde le monde des affaires avec le même esprit de compétition.

Mais derrière la réussite exemplaire, qui est le vrai Killy ? Quels sont les secrets de cet homme réservé, porte-drapeau de son pays ? Comment Toutoune, gamin de Val d'Isère, est-il devenu celui que les Américains, qui aiment le panache et les défis, ont surnommé King Killy ?

Thierry Dussard, pour la première fois, apporte des réponses. En nous faisant découvrir, loin des podiums et des flashs, dans les coulisses de l'équipe de France de ski ou dans celles des J.O. d'Albertville, le vrai Killy.

Ancien grand reporter au Point, *Thierry Dussard est journaliste au magazine économique* Capital. *Il a écrit cette biographie après un an d'enquête et plus d'une centaine d'entretiens.*

9 782709 610513

Photo couverture :
G.Schachmes/Sygma

99,00 FF TTC.
91.10.45.2006.0
ISBN : 2-7096-1 051-5

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre